

Marc Kober

## Avec ombre (II)

Être surexposé  
pour que s'épanouisse au sein d'une gloire  
une fleur sombre  
étamine de braise et ronde de pétales  
fantômes jusqu'à l'aube aux cendres plumeuses  
épreuve des scories et des clous  
gifles de la suie  
pour que l'unique pieuvre se détache  
blanche sur la noirceur des briques  
comme l'inaïperçu de l'âtre

C'est presque une sorte d'ivresse  
devant les enlacements de nuages  
accrochés par lambeaux aux pins  
donjons et *dorms* à l'à-pic d'une falaise  
rocs brumeux qui forment paysage  
pour tes yeux en terre de Chine  
ailleurs terrifiés devant les flots noirs  
de l'aquarium où le reptile devient immense  
« Retrouvons-nous au royaume des ombres... »  
bourdonnent tes messages sur le chemin  
et les nuages virent au bleu délavé du tee-shirt  
avec lequel tu entres dans la nuit

Traits de montagne ou méthodes d'eau  
le nuage les articule comme la chair et les os  
la falaise sensible aux effets de brume ondule  
seul personnage monochrome à se dérober à la vue  
tant de liant dans l'image céleste en voie de déformation  
le ciel enlaçant le paysage avec vents et nuages  
l'encre séparant l'ombre de la lumière  
le pinceau donnant les os de la chair épanouie

Petite chambre éclairée avec la lampe du souvenir  
l'amour en veilleuse sous la demi-fesse d'une lune blafarde  
cicatrices – lettres incisées dans la lame d'un aloès  
de noirs tambours rythment la nuit qui se voile  
l'agent secret du monde antique souffle la vérité  
dans les os d'une danaïde

Surface sablée d'une ancienne calligraphie  
le calme est plus épais dans les salles  
immenses des monastères là se dilue le mystère  
d'une encre silencieuse par le visage  
seul existe le corps enseveli au fond des pièces  
une encre épaisse pour la chevelure  
objet de tous les soins  
traits d'une origine seulement esquissée

Insecte fou de lumière rendu à sa nuit  
peau de nacre rehaussée par le poinçon des yeux  
le lustre des mains sur la porcelaine des membres  
un semis d'or chaud au creux ténébreux  
passé le chant des grillons viendra le concert  
deux batraciens monotones dans l'invisible rayonnement  
la lune encore dissimulée à la crête

Au mariage du bois et du bambou  
ces traits d'encre en travers des yeux clos  
une main délicatement libère les graines  
du sommeil derrière les fines lames du store  
transparence d'une lune brouillée dans l'attente  
de la crasse, de la suie, des intempéries au plus  
épais de l'étang dans la soupe bourbeuse des jours  
au creux de l'ombreuse beauté

Une mer sombre dont chaque crête forme  
(en clignant des yeux) le dos d'un poisson  
cambé sur son plongeon des triangles  
dentèlent la surface comme de noirs orifices  
pour entrer dans les profondeurs d'ajours  
donnant sur une clarté contraire

Un couple de dragons flottant dans les nuées  
une pierre grise rongée par le vent et par l'eau  
la femme trouble citerne où flottent des poissons blancs  
qui veillent à la pureté de l'eau du puits  
l'irrégulière falaise dans une absence de lumière tremble

L'absence d'ombres ou celles faites par la lune  
sont étranges – c'est la vie sans nuages (vue ainsi)  
dans l'effacement par flux et reflux d'encre de seiche  
opaque dos à dos avec la transparence d'un bourgogne aligoté  
une incision ouvre le manteau à revers d'épaisse couleur  
sur la douceur nacrée de la bête enfin nue

L'eau déjà assombrie  
piscine aux algues sombres  
telles des oursins en tapis glissant  
l'horreur d'entrer dans la mer  
peur opaque au couchant  
comme des toiles d'araignées  
aux coins des vieilles maisons  
puis l'enivrement d'une macération  
dans l'alcool ambré du soir en suivant  
le dernier trait de feu noyé au Yunnan pâle  
atteignant peu à peu au degré de l'invisibilité  
tigre bondissant aux vagues  
sans nul souvenir des glorieux noyés

L'arrivée dans un camping de nuit  
prendrait valeur romanesque  
effaçant l'utile laideur  
le pinceau des phares à l'heure de la fermeture  
surprend les derniers mouvements somnambules des campeurs  
le fracas des vingt litres d'eau règlementaires  
en *Wasserfall* sur un dos nordique  
un chien qui aboie dans la nuit  
n'interrompt pas le souffle des dormeurs  
la forge mélodieuse d'une seule cage thoracique  
trilles d'un rire au grand air  
provocations à l'italienne d'une vie préconjugale  
délicates mises en scène du foyer  
d'accessoires ménagers tout l'intime confort  
adossé à la grande nature  
vibrante de ce frottement

Immense plage aux délices d'eau  
pour tigre bondissant mu par un moteur  
sable où découvrir l'impossible clé  
dans l'intervalle de sites très agencés  
avec « sdraio » avec « doccia »  
sans quoi le sel vous remonte au cœur  
couleurs variables de « l'ombrellone » souvent bleu  
à niveau de sable râtissé avec scrupule par un « bagnino »  
versé dans la méditation crépusculaire  
des marchands de draps de plage verts ou jaunes somptueux  
comme en velours brusquement ouvrent leurs bras  
puis se posent près de l'eau lasse  
un train passe à vous frôler sous d'allégoriques statues  
la lumière quitte le sable  
abandonne à la nuit naissante les derniers campements  
referme le capot sur l'homme

Par les routes sans but précis un motard au casque ailé  
un homme en scooter à la cheville tatouée d'un cobra –  
Est-ce un camouflage des dieux en mouvement ?  
le bleu calé dans l'encadrement d'une coulée de jardins  
lessivés par le vent une brise au visage sans oracle  
le grillon posé sur une tongue italienne à semelle épaisse  
l'odeur de l'homme habite le lieu clos  
à l'abandon de jaunes soleils  
sans rien savoir des soirs nappés de brouillards rapides

Crainte des arbres mouvants  
esprits affamés dans le jardin  
la pierre mordue par les flots amers  
voyage incognito parmi les feux fantômes  
larmes qui dissolvent l'apparence des vêtements vides  
quelque dorure de l'automne encore comme un nimbe  
sur les épaules une réfraction de la lumière disparue  
l'intense clignotement des étoiles la nuit atlandide  
des animaux velus l'inconcevable papillon corps sans ailes  
vibrant comme un cerf-volant à voilure en papier  
avide d'émerger hors du jardin épais de l'évolution

Camions d'où s'écoule la poudre de marbre  
la couleur blanche même  
puis les veines profondément sinueuses  
le fracas d'une forge de Titans pour aboutir au livre ouvert  
dont les feuilles seraient toutes de marbre  
une bibliothèque de feuilles aux cristaux venus de Finlande  
ou du Brésil  
la forêt ayant perdu son empire  
nains éperdus sous les coups de bûtoir  
noria inhumaine de klaxons près de la source aux châtaigniers  
fracas de mines la montagne arasée devenue neigeuse  
éclat du marbre répandu sur les Alpi apuane

Colonie romaine peu à peu ensevelie Lunae  
ressuscitée dans un vin transparent aux Colli di Luni  
un petit sac rempli de sable blanc retourne au temple  
habiles à créer l'ombre même en plein jour sans  
l'aide d'un papier opaque pour que la nuit se prolonge  
dans le sous-sol nécessaire à l'œuvre d'art  
délicieuse immatérialité de nuages-fantômes  
des formes petites vagues sombres de vieux bronzes  
les souches convulsées des arbres sous le flamboiement  
d'un soleil plus blanc que celui du dernier voyage  
une tête de nonne rasée qui luit dans la cour

Noir et amer  
Stupre bouchonné de rouge  
negro amaro verse pourtant  
une gorgée de confiture de roses  
La sensitive accueillie dans les naufrages autobiographiques  
Son éclat recouvert – paupières et seins – de bienfaisante argile  
par écailles unies au poil sauvage du jardin  
des tableaux de tigres joueurs pour dire la force avec bambous  
qui sont la noblesse  
Le calme de la nature propice aux impressions de mots par l'esprit  
Rien que le fond de l'eau lisse d'une rivière  
Brame des instincts meurtriers  
mains argileuses comme l'onde  
sur un corps frissonnant

Avec pour tout héritage un grimoire vide  
et pour seul défenseur un innocent tigron  
les gestes de l'amour proscrits dans ces lieux  
au service de l'art sacralisé à la feuille d'argent  
dans une abstraction métallique et belle  
Ces gestes à éviter remplacés par ceux du peintre  
comme du sable qui se ride lyriquement sur le vernis  
avec le geste frais du maçon le catalan tamise la poudre  
marbre sur une face du tombeau qu'il raye  
de l'ancienne croix négatrice presse la pierre  
d'un lavoir de fraîcheur avec des fesses des seins  
un sexe noué comme dernier pinceau dans le mur  
on reconnaît des visages tournés vers un maelström  
réduit à l'état de bain de pied

Au miroir jumeau de nos solitudes  
les fantômes cherchent à rejoindre l'obscur  
Phoebé les poignets liés à une lanterne en papier  
s'enflamme en tête ourlée de monstre  
ne pas être amer comme un ciel noir  
penser au sous-bois émouvant  
en raison d'un certain assemblage de couleurs  
comme si l'on se déplaçait sur la toison de la nature  
des ombrelles se multiplient pour capter la lumière  
striée au cœur de bouquets ondoyants  
d'où émerge la tête en flammes  
d'un orage de capucines

Quelque chose de très brumeux  
comme un personnage vu de dos dans le sommeil  
matérialisation d'un buste au service des nuages  
dans un pays ignorant de la clarté –  
le corps s'étant enfui par les cheveux  
fragments d'étoiles et de lune  
réanimation de Psyché sur un lit de nuages  
le dos incurvé comme l'envers de certains ponts  
devant les temples japonais  
paysage noyé de pluie avec la minuscule lanterne  
d'une luciole sous le déluge  
pétards mouillés et fusées d'étincelles :  
« l'allumage des lanternes par clair de lune »